

Emmanuel Lemièrre

L'ÉGLISE, UN PRÉSENT POUR L'ÉTERNITÉ

On se souvient de la petite phrase de Simone Weil : « Il faudrait écrire des choses éternelles, pour être sûr qu'elles seraient d'actualité ». Pensée percutante, à l'image de la philosophe, qui peut éclairer d'un jour nouveau le rôle de l'Église dans notre monde si avide d'être « à la page » qu'il se retrouve souvent à la traîne. L'Église ne doit-elle pas justement transcender l'actualité parce qu'elle est porteuse de vérités éternelles, et que c'est ainsi qu'elle illumine le cours changeant du temps ? N'est-ce pas une tentation pour elle d'être à la traîne des modes de pensée, des modes de vivre ? N'est-ce pas pourquoi on lui demande de renier un patrimoine ancestral et, ce faisant, on voudrait l'empêcher d'envisager l'avenir autrement que comme une fatalité liée à la précarité de l'humanité et de ses faiblesses ?

Les grands débats médiatiques récents qui ont trouvé appui sur les scandales réels que l'on connaît, ont rapidement viré au procès de l'« Institution-Église » ; certains cherchent clairement à la décrédibiliser dans cette prétention à éclairer l'histoire de l'humanité par un message qui transcende le temps. Ils lui pardonneront d'exister si elle reconnaît s'être trompée – et avoir trompé l'humanité... – pendant deux mille ans, si elle se reconnaît purement et simplement pécheresse, si elle consent à épouser le monde pour enfin atteindre à l'équilibre, la santé et disons-le, le nouveau label de sainteté qu'il lui offre...

À ce discours purement phénoménologique sur l'Église, sans bien sûr mépriser les vraies exigences de la justice humaine, il convient d'opposer

1 Phrase écrite à ses parents, l'année de sa mort en 1943. Citée in R. CHENAVIER, *Pour Simone Weil*, *Esprit* (janv./fév. 2018), édition électronique.

non une apologétique mondaine, mais la vision de foi sur l'Église. Il convient de la considérer comme insérée dans le temps, mais aussi débordant le temps, héritière du passé et prometteuse d'avenir. Ainsi la considère la foi, qui n'est pas une croyance bâtie sur des élucubrations médiévales vouées à la défense de la papauté, mais bien un don surnaturel du Dieu qui nous parle dans les Écritures.

I. POURQUOI DEMANDER À JOURNET UNE « ECCLÉSIOLOGIE DE L'HISTOIRE » ?

Pour cette approche du mystère de l'Église insérée dans le temps et cependant transcendante au temps, la théologie du Cardinal Journet ouvre des perspectives nouvelles.

L'auteur de « L'Église du Verbe incarné » est souvent apparu comme un théologien statique, scolastique, avide de distinctions superfétatoires et de toute manière dépassées. Telles sont les principales objections qui sont faites aux deux premiers tomes lors de leur parution, en 1941 et 1951. S'il est vrai que le point de départ du « maître-œuvre » de Journet est l'explication de l'Église par les quatre causes, suivant une méthode aristotélicothomiste par excellence, il n'en est pas moins vrai qu'il a hérité de la Patristique et en particulier du *De Civitate Dei* de saint Augustin, le sens de l'histoire du salut. En est témoin le troisième et dernier tome paru de son vivant, sous-titré : *Essai de théologie de l'histoire du salut*¹, dont le sous-titre est encore plus explicite dans l'édition italienne : *Pour une théologie ecclésiale de l'histoire du salut, une nouvelle voie désormais ouverte au traité « De Ecclesia »*². Or, il ne s'agit pas d'un infléchissement de l'ecclésiologie journétienne en fin de parcours : déjà le deuxième tome de L'Église du Verbe Incarné et la synthèse *Théologie de l'Église* (1958) témoignent de cette préoccupation historique. Ceux qui ont tenté d'opposer un Journet d'avant le Concile avec un Journet d'après le Concile se trompent, qu'il s'agisse d'ailleurs de présenter un théologien fidèle à la tradition avant le Concile, puis « moins fiable », ou tout simplement d'expliquer que, malgré un « redressement tardif », ce théologien est dépassé.

- 1 DDB, Bruges-Paris, 1969. Cf. C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, Saint-Augustin, 2004, tome IV.
- 2 *La Chiesa del Verbo incarnato*, vol III : *Per una teologia ecclésiale della storia della salvezza, una nuova via aperta ormai al trattato « De Ecclesia »*, seria teologica, vol. IV, Ed. M. D'Auria, Napoli, 1972.

Dans la *Préface* à l'édition italienne, justement, parue en français dans les *Œuvres Complètes*, Journet s'explique :

Un organisme, pour être pleinement connu, demande à être vu dans ses préparations. Il demande encore à être vu dans sa suprême et définitive éclosion... le traité « De Ecclesia » ne se fermera qu'en incluant le traité des origines de cet univers où l'Église est venue prendre racine, et le traité des fins dernières de ce même univers, qu'elle entraîne après elle dans sa transfiguration¹.

La véritable théologie de l'Église, conclut Journet, inclut une « théologie de l'histoire » et une « théologie des fins dernières ». On comprend l'amplitude de cette étude, et pourquoi le jeune théologien qui pensait s'engager pour quelques années dans ce travail ecclésiologique, s'est trouvé littéralement submergé, et incapable de mener à terme l'ouvrage, même après une trentaine d'années de labeur : ainsi *L'Église du Verbe Incarné* prend place parmi les œuvres inachevées qui n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre...

C'est le retour aux sources de la Révélation qui lui impose cette grandiose perspective, et tout d'abord l'écoute attentive de la parole de Dieu.

Les données de la révélation jettent de grandes lumières tant sur ce passé que sur cet avenir. C'est la tâche du théologien de l'Église de les recueillir, de les coordonner, de les expliciter, bref de rendre intelligible, devant le regard de la foi, seule capable d'en respecter et d'en sonder la profondeur, le double mystère des préparations de l'Église dans le temps et de sa consommation dans l'éternité².

Dans le même temps, il faut reconnaître que la dualité du monde et de l'Église, âprement contestée à toutes les époques, à commencer par les pouvoirs politiques qui ont généralement cherché à asservir et à instrumentaliser le pouvoir spirituel, est un donné de fait de la révélation. Par nature, l'Église est distincte de l'univers de la nature et de la culture.

1 C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, Saint-Augustin, 2004, tome IV, p. 16.

2 *Ibid.*, p. 24.

Elle est dans ce monde sans être de ce monde. Cette loi de dualité entre l'Église et le monde, entre l'univers de rédemption et ce qui subsiste de l'univers de création, est sacrée. Elle est faite pour durer jusqu'au temps de la parousie. Elle écarte d'emblée la conception d'une Église « totalitaire ». L'Église s'efforce d'en faire une loi d'harmonie, une loi de distinction du spirituel et du temporel et d'illumination de celui-ci par celui-là. Le Prince de ce monde travaille, au contraire à la changer en loi de conflit, puis de résorption du spirituel dans le temporel. Au jour de la Parousie, la loi de dualité cessera. Car l'Église qui, identique à l'univers de rédemption, n'existe pas dès le principe, mais n'apparaît dans la suite des événements qu'après la catastrophe du paradis terrestre, et demeure ici-bas essentiellement distincte de l'univers de la création, est faite cependant pour intégrer, transformer, résorber en elle, au temps de sa gloire, l'univers entier de la création. Ses fins dernières se dilatent au point d'embrasser en elles les fins dernières de tout l'univers¹.

II. LA RÉVÉLATION JUDÉO-CHRÉTIENNE DU SENS DE L'HISTOIRE

Si aujourd'hui le sens transcendant de l'Église ne semble plus être reçu, ni même recevable, comme si toute réalité ne devait être que feuilles mortes ou épaves courant à l'abîme sur le flux du temps, sans doute vaut-il la peine de s'arrêter sur la notion d'histoire. En effet, depuis presque deux mille ans, nous avons vécu en Occident sur une notion d'histoire héritée de la révélation judéo-chrétienne, et sans doute est-ce cette notion même du temps et de l'histoire qui est aujourd'hui contestée.

D'éminents scientifiques se sont penchés sur cette question. En ce qui concerne les religions anciennes, les études de Mircea Eliade restent inégalées². Dans *Le mythe de l'éternel retour*³, l'éminent historien des religions souligne combien l'homme antique trouve dans les mythes un espace habitable, inspiré par les origines même du monde telles qu'elles ont été voulues par la divinité, où il puisse échapper à la fluence et à la désagrégation du temps profane.

1 *Ibid.*, p. 27.

2 Notamment M. ÉLIADE, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1949.

3 M. ÉLIADE, *Le mythe de l'éternel retour, Archétypes et répétitions. Introduction à une philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1949.

Ce qui nous retient principalement dans ces systèmes archaïques est l'abolition du temps concret, et partant leur intention anti-historique, le refus de l'homme archaïque de s'accepter comme être historique. En dernière instance, nous déchiffrons dans tous ces rites et toutes ces attitudes la volonté de dévalorisation du temps... Comme le mystique, comme l'homme religieux en général, le primitif vit dans un éternel présent¹.

La conception contemporaine du temps, qui commencera avec Hegel, prendra consistance avec Nietzsche et dimension politique avec Marx, pour finalement s'exprimer pleinement dans l'existentialisme, prend le contre-pied de cette position antique.

Pour l'âge archaïque, l'homme est plus grand que le temps, il n'est que dans la mesure où il refuse le temps ; pour les philosophes modernes, l'homme n'est que dans la mesure où il se fait dans l'histoire, les valeurs humaines sont immergées dans le temps, la vérité elle-même est emportée par le fleuve du temps, change avec lui².

L'existentialisme témoignera jusqu'à l'absurde de cette difficulté de l'homme à survivre aux injustices, aux monstruosité de l'histoire telles qu'elles se sont particulièrement déployées au XX^e siècle. Ici, par-delà l'existentialisme militant de Sartre, c'est le témoignage ouvert et honnête de Camus qui mériterait d'être approfondi.

Entre ces deux extrêmes se dresse la conception du temps inspirée par la révélation judéo-chrétienne, qui « fait passer l'humanité de la notion de *temps cyclique et réversible* à celle d'un *temps linéaire et irréversible*, du *refus de l'histoire* à la *valorisation de l'histoire*³ ».

Prenant appui sur l'épisode du « Sacrifice d'Isaac » (Gn 22, 1-14), Mircea Eliade rapporte comment le sacrifice d'un enfant se justifie sans état d'âme « dans la perspective naturaliste paléo-sémite⁴ ». Mais parce qu'Isaac est le don personnel fait à Abraham par un Dieu personnel, une promesse qui ratifie une alliance, alors il porte en lui-même le même caractère transcendant, il rappelle que l'homme est créé à l'image de

1 *Ibid.*, p. 128-129. Cité in C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, tome IV, p. 37.

2 C. JOURNET, *op. cit.*, p. 40.

3 *Ibid.*, p. 41.

4 Cf. M. ÉLIADÉ, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 162-164.

Dieu pour être sa ressemblance, il a donc une origine et une fin divine. L'homme croyant dont Abraham est l'archétype est invité à passer d'une foi conçue comme obéissance aveugle à une foi conçue comme confiance aimante et raisonnée à un Dieu qui donne un avenir, une perspective, une espérance. Tous les prophètes doivent être compris comme des éveilleurs d'espérance : le temps qui, à vue humaine, impose son absurdité, est en réalité un temps qui balaie les espoirs à court terme, toujours déçus, pour éveiller à long terme une espérance supra humaine.

La conception moderne du temps, dont l'objectif avéré a été de « rendre le monde et le temps à l'homme », en ridiculisant le christianisme, en dénigrant toute perspective transcendante et tout au-delà du temps, nous apparaît alors non comme un progrès, mais bien comme une régression. Lorsque au nom de la modernité et de l'évolution des mœurs, on réclame avortement et euthanasie, dont le paroxysme apparaît sous son masque grimaçant en Belgique dans l'euthanasie des enfants, cette « évolution » nous ramène au niveau des religions primitives et des sacrifices humains antiques, en évacuant le progrès judéo-chrétien.

Si les prophètes présentent Dieu comme un « Goël », un justicier et un défenseur des hommes, c'est que, d'une manière beaucoup plus englobante, Dieu, qui l'a créée et qui l'a sauvée, est le défenseur de l'humanité, même contre elle-même, ou plus exactement contre l'Adversaire qui se présente comme ami de la liberté de l'homme mais en fait l'enchaîne. Comme Dieu créateur a donné sa place à l'homme dans la création, de même il l'insère dans le temps, lui permet d'habiter le temps sans y être oppressé.

La révélation judéo-chrétienne d'un Dieu personnel, Seigneur de l'homme et de l'histoire, permet de concilier, au lieu de les opposer, la vue de la supériorité de l'homme sur le temps (c'est la vérité de la conception archaïque) et la vue de la valeur de l'existence dans le temps (c'est la vérité de la conception historiciste)¹.

Aussi Mircea Eliade reconnaîtra que la valorisation du temps et de l'histoire est un des apports les plus étonnants du christianisme².

1 C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, tome IV, p. 42.

2 Cf. *Ibid.*, p. 74.

III. DÉVELOPPEMENT D'UNE THÉOLOGIE DE L'HISTOIRE

C'est contemporanément à l'élaboration théologique de Journet, à la moitié du XX^e siècle, que de grands penseurs chrétiens vont s'interroger sur la valeur du temps, élaborant ce qu'il est devenu habituel d'appeler une « philosophie de l'histoire » et une « théologie de l'histoire ». Citons d'abord Jacques Maritain¹, mais aussi Étienne Gilson², Henri-Irénée Marrou³, Jean Daniélou⁴. Sans oublier l'apport incomparable d'Oscar Cullmann⁵.

Il s'agit d'une réflexion proprement philosophique sur le sens de l'histoire, mais aussi d'une réflexion théologique qui prend appui sur cette vision judéo-chrétienne de l'histoire, tendue entre *Genèse* et *Apocalypse*, une histoire du salut qui a un commencement et une fin et n'est donc plus le cercle qui enferme comme dans les visions anciennes. Saint Paul écrit de façon emblématique : « la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu... elle a gardé l'espérance d'être libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu. Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore » (Rm 8, 19-22).

La Patristique, redécouverte en particulier par Daniélou et Marrou, livre la pensée de saint Irénée dans *l'Adversus Hareses*, dès 185, puis surtout de saint Augustin dans la grandiose fresque du *De Civitate Dei*, publié de 413 à 426. L'ouvrage s'applique à décrypter le pourquoi du triomphe apparent du mal, quand le royaume du bien semble peiner à s'imposer. Il peut s'appuyer sur la parabole du bon grain et de l'ivraie (Mt 13, 24-30) pour expliquer le double progrès du bien et du mal, comme inextricablement enchevêtrés. Le « mystère tragique de la tolérance du mal »

- 1 J. MARITAIN, *Pour une philosophie de l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1959. Quatre leçons données en anglais aux États-Unis, traduites en français par Journet lui-même. In J. et R. Maritain, *Œuvres complètes*, Paris-Fribourg, Éd. Universitaires/Éd. Saint-Paul, tome X, 1985, p. 603.
- 2 É. GILSON, *Les Métamorphoses de la cité de Dieu*, Paris, Vrin, 1952.
- 3 H.-I. MARROU, *L'ambivalence du temps de l'histoire chez saint Augustin*, Montréal-Paris, Vrin, 1950. *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954 *Théologie de l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1968.
- 4 J. DANIELOU, *Essai sur le mystère de l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1953.
- 5 O. CULLMANN, *Christ et le Temps*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1947. *Le Salut dans l'Histoire. L'existence chrétienne selon le Nouveau Testament*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966. Quoique luthérien, il écrit dans ce dernier ouvrage, p. 298 : *Corps du Christ, l'Église est le grand cadeau que le ciel a fait à la terre.*

s'éclaire dans une vision plus large et plus englobante, celle du « mystère de l'ambivalence de l'histoire sainte ». D'ailleurs, n'est-ce pas la traduction dans le temps du mot de saint Paul ? « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20).

Le conflit de la grâce et du péché durera jusqu'à la fin. Mais les grandes eaux n'éteindront pas l'amour. Jusqu'à la fin, l'Église, restreinte visiblement : « À cause de la surabondance de l'iniquité, la charité de beaucoup sera refroidie ; celui pourtant qui aura persévéré jusqu'au bout, celui-là sera sauvé (Mt 24, 12-13), mais intérieurement encore plus fervente, demeurera l'Épouse fidèle du Christ¹.

C'est vraiment la foi en les miséricordes divines qui permet au croyant d'avancer avec l'espérance d'être sauvé, malgré la « précarité du voyage » et la disproportion du terme envisagé, la vie éternelle.

Ce qui est important à noter est comment cette vision positive de l'histoire sainte a pu influencer aux siècles de chrétienté la vision profane de l'histoire. L'idée de progrès a tout d'abord été une idée religieuse. Chesterton a écrit : « Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles² ». Comme on l'a appliqué à « liberté, égalité, fraternité », détournés de leur sens contre un ordre ancien assimilé au christianisme, on pourrait dire que le sens du « progrès de l'histoire » est une idée chrétienne qui a transformé et comme transfiguré le monde profane, bien avant même que les modernes renient les racines qui les avaient nourris.

Ainsi, dans *L'esprit de la philosophie médiévale*, Gilson remarque :

L'influence du christianisme sur la conception de l'histoire a été si durable qu'elle se laisse encore discerner après le XVII^e siècle, chez des penseurs qui ne se réclament plus de lui, ou même le combattent. Ce n'est pas l'Écriture qui guide la pensée de Condorcet ; il n'en conçoit pas moins l'idée de tracer un tableau d'ensemble des progrès de l'esprit humain... C'est un cas typique d'une conception philosophique issue d'une révélation, que la raison croit avoir inventée et qu'elle retourne contre la révélation à qui elle le doit... Ce que nous offre Hegel, c'est

1 C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, tome IV, p. 84.

2 G.-K. CHESTERTON, *Orthodoxie*.

encore un Discours sur l'histoire universelle, où la dialectique de la raison joue le rôle de Dieu¹.

Loin de gagner à la perte du sacré et du religieux chrétien, le monde moderne devrait se rendre compte à quel point celui-ci est le berceau dans lequel il a grandi et le seul horizon qui lui permet de ne pas s'angoisser des espoirs vains que lui offre l'avenir. C'est en outre le milieu vital qui lui permet de ne pas s'enfermer dans les crispations contemporaines et de vivre sereinement le présent.

IV. LA TENTATION TOUJOURS ACTUELLE D'UN DÉVELOPPEMENT HÉTÉROGÈNE POUR L'ÉGLISE

Comment l'Église s'insère dans le progrès du temps ? Voilà la question que nous nous posons maintenant, en prenant appui sur un exemple historique qui a été amplement étudié.

C'est le mérite du Cardinal Henri de Lubac, dans *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*², d'avoir compris que, par-delà la bonne volonté évidente de l'abbé cistercien de Flore, son entreprise radicale de réforme de l'Église au XII^e siècle allait influencer non seulement des « réformateurs » hétérodoxes, mais aussi bouleverser la manière d'envisager le progrès de l'histoire ; au point de pouvoir parler d'une véritable « postérité spirituelle ».

Sa théorie, développée dans sa *Concordia novi et veteris Testamenti* et dans son *Expositio in Apocalypsim*³, présente une succession de trois temps de l'Église, référés à la Trinité ; mais cette théorie est dénoncée par Journet, à la suite de saint Thomas d'Aquin⁴, parce qu'elle n'est pas fidèle à la tradition :

Il existe une manière inexacte de référer l'histoire du salut aux personnes divines, et Joachim de Flore s'en emparera pour structurer son système. Au Père, est rattaché l'Ancien Testament, temps de la propagation du

1 É. GILSON, *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1944, p. 374-375.

2 H. de LUBAC, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, 2 tomes, Paris-Namur, 1979 et 1981.

3 Cf. C. BARAUT, art. *Joachim de Flore*, in *Dictionnaire de Spiritualité*, VIII, Paris 1974, cc. 1179-1201, en particulier 1186S.

4 *Somme Théologique*, I^e II^e, q. 106, a. 4 : *La loi nouvelle durera-t-elle jusqu'à la fin du monde ?*

genre humain, temps de la crainte servile, temps des patriarches et des vieillards ; au Fils, est rattaché le Nouveau Testament, temps de la Parole et de la doctrine, temps de la foi et de la crainte filiale, temps des hommes jeunes ; à l'Esprit est rattaché l'Évangile spirituel, temps de la contemplation, temps de la charité et de la liberté, temps de l'enfance du cœur¹.

Il y a en fait deux glissements significatifs : d'une part, la réalisation typique, des ombres à la lumière, est reportée dans le futur : elle n'intervient plus entre les deux Testaments en vigueur comme le soutient la patristique, mais dans une profonde transfiguration spirituelle du Nouveau Testament lui-même, tout entière contenue dans le seul livre de l'*Apocalypse* ; d'autre part, l'eschatologie est anticipée, et Joachim voit la réalisation d'une ère spiritualiste ici-bas, qui n'est en fait réalisable que dans l'au-delà.

Oubliant l'essentielle « périchorèse », à savoir que la Trinité est éternelle et qu'elle « travaille contemporanément » à toutes les étapes du salut, exagérant les attributions trinitaires de la Création au Père, l'institution de l'Église au Fils et de la sanctification au Saint-Esprit, opérant un développement hétérogène là où la tradition le voyait homogène, Joachim de Flore, mais surtout le « joachinisme », inspireront beaucoup des hérésies spiritualistes des siècles successifs en rupture de ban avec l'Église institutionnelle : Gérard de Borgo San Donnino, *Fraticelli*, Ubertin de Casale et autres *Alumbrados*. D'une manière ou d'une autre, ils mettent en œuvre les conséquences de la pensée de Joachim, ici décrites par Cyprien Baraut :

L'Église du Christ, en tant qu'elle est une institution imparfaite et provisoire, s'effacera devant l'« *Ecclesia spiritualis* » du troisième état. [...] Cette « *Ecclesia spiritualis* » accomplira enfin les promesses des deux Testaments, lorsque aux signes et aux figures succéderont les réalités [...] Le magistère, le « *studium doctrinæ* », la « *disputatio verborum* », le « *cultus eloquentiæ* », le « *labor disciplinæ* », comme tout ce qui est matériel et sensible, n'auront plus de raison d'être en une Église parvenue à sa maturité spirituelle et dont l'Esprit Saint sera à la fois l'artisan suprême et le maître unique [...] La papauté et la hiérarchie ecclésiastique

1 C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, tome IV, p. 969-970.

seront, certes, maintenues, mais entièrement transfigurées par rapport à ce qu'elles ont été dans le deuxième état¹.

On mesure l'actualité de cette tentation de Joachim de Flore, notamment lorsque l'indéniable attractivité du « charismatisme » protestant l'emporte sur l'enracinement à la tradition catholique.

Journet, qui développe lui aussi une histoire du salut en trois âges, appartient-il à la « postérité spirituelle » de Joachim de Flore ? La question est posée très sérieusement par Lubac dès l'orée de son ouvrage. La réponse est négative :

Au vingtième siècle encore, avec le même usage de l'appropriation, la « Théologie de l'Église » du cardinal Charles Journet reprendra le schéma classique reçu de l'antiquité par le Moyen-Âge, en se fondant explicitement sur la structure du symbole des Apôtres : « À l'âge du Père, qui est l'âge de la création dans l'innocence, succèdera l'âge du Fils, qui est celui de la rédemption, et l'âge de l'Esprit, celui de la sanctification. Ainsi se trouve résumé tout le Credo² ».

À la suite de la réfutation de Joachim de Flore, Journet écrit : « La division des âges qui a retenu notre attention est différente³ ». Elle lui vient de Rupert de Deutz, autre cistercien, à travers une étude de Martin Grabmann⁴, et s'enracine dans le « Credo ». Ces âges divins sous-tendent tout le troisième tome de *L'Église du Verbe incarné : Essai de théologie de l'histoire du salut*. Que l'on se contente ici de souligner combien ces âges se combinent ensemble, s'appellent mutuellement, forment un ensemble harmonieux, bien loin des ruptures des âges chez Joachim de Flore. N'est-ce pas à propos que l'on pourrait se souvenir des paroles de Benoît XVI qui opposait « L'herméneutique de la discontinuité et de la rupture » et

1 C. BARAUT, *loc. cit.*, col. 1191.

2 H. de LUBAC, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, I, p. 20, citant C. JOURNET, *Théologie de l'Église*, p. 26.

3 C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, tome IV, p. 970.

4 M. GRABMANN, *Die Lehre des heiligen Thomas von Aquin von der Kirche als Gotteswerk*, Ratisbonn, 1903. Cf. C. JOURNET, *Œuvres Complètes*, tome II, p. 487, note 437.

... l'« herméneutique de la réforme », du renouveau dans la continuité de l'unique sujet-Église, que le Seigneur nous a donné ; c'est un sujet qui grandit dans le temps et qui se développe, restant cependant toujours le même, l'unique sujet du Peuple de Dieu en marche¹.

Cette tentation de discontinuité n'était-elle pas celle de Joachim, n'est-elle pas celle de ceux qui, hier comme aujourd'hui, n'arrivent pas à concevoir que la vraie « réforme » ne peut s'opérer que là où il y a un temps unique, un sujet unique qui progresse, bien mis en évidence par l'image biblique du Peuple de Dieu en marche ?

V. LE VRAI PROGRÈS DE L'ÉGLISE DANS LE TEMPS

Le 19 novembre 1965, soit quelques semaines avant la clôture du Concile Vatican II, Charles Journet, créé cardinal le 22 février de la même année, et qui a ce titre participé activement à la quatrième et dernière session conciliaire, donne une conférence à l'Université de l'*Angelicum* à Rome. Son thème rejoint notre propos : *Le progrès de l'Église dans le temps*². Le Père Georges Cottier, à la mort du cardinal, souhaitera que le texte, qui a été seulement partiellement lu, figure dans le numéro de *Nova et Vetera* édité *In Memoriam*³. Lors de la réédition de *Théologie de l'Église*, Mgr Pierre Mamie, de secrétaire du cardinal devenu évêque de Genève, Lausanne et Fribourg et président de la Fondation Journet, souhaitera à son tour que cette conférence figure en annexe, à la suite du commentaire de *Lumen Gentium* paru dans la *Revue Thomiste*⁴. C'est dire son importance.

La question initiale est : pourquoi l'Église dure dans le temps ? En effet, sans y prendre garde, nous avons l'impression que, dans le déroulement du temps, le progrès du mal et du bien sont inégaux, et que le mal l'emporte toujours davantage. Nous vivons bien souvent dans l'angoisse de la progression du mal, et nous ne savons pas assez voir la progression du bien.

1 BENOÎT XVI, *Discours à la Curie*, 22 décembre 2005.

2 *Angelicum* 43 (1966), p. 3-20.

3 *Nova et Vetera* 50 (1975), p. 287-299.

4 C. JOURNET, *Théologie de l'Église*, Paris, Desclée, réédition de 1987, p. 477-494.

... l'Église est en butte aux attaques de la Cité du mal, elle doit faire face aux défis constants que le monde et le Prince de ce monde lui opposent, elle doit subir les assauts non seulement d'adversaires de chair et de sang, mais encore, dit l'apôtre, « des Principautés, des Puissances, des Régisseurs de ce monde de ténèbres, des esprits du Mal, qui habitent les hauteurs » (Eph 6, 3). Elle chemine, selon le mot de saint Augustin, « entre les persécutions des hommes et les consolations de Dieu »¹.

Mais dans le même temps, la foi nous fait découvrir que, loin de s'ame-
nir, l'Église progresse, non point par un dépassement du don initial,
mais par un développement de ce don initial, « par une manifesta-
tion successive des exigences de ce don initial² ».

Dès le jour de Pentecôte, où l'Esprit Saint descend sur elle pour faire
redéborder sur elle la plénitude de la grâce capitale du Christ, l'Église
de la Loi nouvelle est achevée, accomplie dans la ligne de son essence,
de sa structure constitutive. Mais dans la ligne de son déploiement, elle
demeure en devenir, un progrès s'ouvre devant elle³.

Il semblerait qu'aujourd'hui, l'Église soit en proie à deux tentations ter-
ribles, qui la videraient de sa substance : pour ceux qui se croient forts, la
tentation d'utiliser les moyens humains d'un succès présent, et avec elle,
la tentation d'oublier la « loi de tension eschatologique » ; et pour ceux
qui se sentent faibles, la tentation du « désenchantement », la tentation
de ne plus croire en l'Église qu'on leur a fait croire trop spirituelle, trop
parfaite, oubliant le réalisme de l'Incarnation. Ce sont les tentations
mêmes du Christ, telles qu'elles sont relatées dans l'Évangile ! Et il en
a triomphé, lui, et lui seul. L'Église est appelée à surmonter l'illusion
des succès trompeurs que lui offrent le monde et le prince de ce monde,
comme elle est appelée à surmonter la désillusion et la dépression.

Bernanos, « théologien sans diplômes », prête au Christ cette phrase
extraordinaire qui résume ce propos : « Dès le commencement, mon
Église a été ce qu'elle est encore, ce qu'elle sera jusqu'au dernier jour, le
scandale des esprits forts, la déception des esprits faibles, l'épreuve et

1 *Ibid.*, p. 479-480. La citation du *De Civitate Dei*, l. XVIII, C. 51, est reprise par *Lumen Gentium*
8, puis par le *Catéchisme de l'Église catholique*, 769.

2 *Ibid.*, p. 479.

3 *Id.*

la consolation des âmes intérieures qui n’y cherchent que moi¹ ». Cherchons-nous dans l’Église une conformité toujours plus forte avec le Christ dont elle est le Corps Mystique ? Journet parle d’une « loi de tension asymptotique de conformité au Christ des Évangiles² ».

...ici-bas, au cours de son pèlerinage déjà deux fois millénaire, l’Église de la Loi nouvelle fait l’expérience toujours instructive de sa propre faiblesse et de la puissance de Dieu en elle. Elle prend une conscience plus ample et plus attentive de la manière dont le Christ entend imprimer en elle la ressemblance de ses propres combats, de ses humiliations, de ses paradoxales victoires, et la préparer silencieusement aux grandes luttes finales qui l’attendent lors de la manifestation de l’Antéchrist³.

Désenchantement ou décantation ? Journet présente la perte des états pontificaux comme un signe particulièrement tangible de la loi de décantation : pour ceux qui sont sensibles à la grandeur temporelle de l’Église, qui était certes non sans défaut mais qui n’était pas sans valeur, il y a comme un désenchantement ; mais au regard du spirituel, il y a clairement une décantation qui laisse mieux apparaître l’autorité spirituelle de la papauté⁴. Ne pourrait-on en dire autant de la crise actuelle de l’Église ? Ou plutôt, ne peut-on croire qu’un peu de recul permettra de comprendre à quel point les grandes épreuves que notre Église traverse la purifient et la conforment toujours davantage au Christ ? Pourvu que nous y restions fidèles.

Dire qu’avec le temps l’Église se dégage elle-même de ce qui l’entourait, qu’elle se décante de ce qui n’est pas elle et qu’on confondait avec elle, cela ne veut pas dire qu’elle change de nature avec le temps. Cela veut dire qu’avec le temps, qui lui est nécessaire comme à tous les vivants de ce monde, et sous la pression de l’Esprit Saint qui l’instruit par les événements et les épreuves, ses enfants prennent progressivement conscience, une conscience expérimentale, de sa vraie nature, et discerne mieux ce qui fait sa visibilité propre de ce qui d’abord s’offrait pour la

- 1 G. BERNANOS, *Frère Martin, Esprit* 19^{ème} Année, n° 183 (1951), p. 444. Cf. *Nova et Vetera* (1955), n° 1, p. 72.
- 2 C. JOURNET, *Théologie de l’Église*, p. 482.
- 3 *Ibid.*, p. 481.
- 4 Cf. *ibid.*, p. 485.

servir mais prétendait ensuite s'incorporer à elle. Le résultat ne sera pas nécessairement un progrès de la sainteté des membres de l'Église, mais un progrès du moins de la conscience qu'ils ont des exigences de sa sainteté. L'Église reste composée de justes et de pécheurs, mais il semble, toujours sous l'effet de la loi de décantation, qu'il convient de moins en moins d'inclure en elle les péchés, puisqu'elle les désavoue, de ses enfants¹.

N'est-ce pas le grand travail qu'accomplit aujourd'hui le Pape François, et tous ceux qui acceptent de marcher avec lui, non pour changer l'Église, mais pour la purifier de ce qui n'est pas elle ?

VI. VIVRE LE PRÉSENT DE L'ÉGLISE

Aujourd'hui, de graves accusations ont été portées à juste titre contre des membres importants de l'Église ; mais dans le même temps, dans une généralisation que tout homme de bonne volonté démasque lorsqu'il s'agit d'une autre profession, ou d'une race particulière, des accusations particulièrement graves ont été portées contre l'Église elle-même, sur sa hiérarchie, sur sa structure, sur sa prétention à être sainte et d'origine divine. Sans mâcher ses mots, le pape François a affirmé que ceux qui accusent sans cesse l'Église font le jeu de l'Accusateur :

On ne peut pas passer sa vie à accuser, accuser, accuser l'Église. Le rôle d'accusateur, vous savez de qui il est ? Qui est celui que la Bible appelle le grand accusateur ? Le diable ! Et ceux qui passent leur vie à accuser, accuser, accuser, ce sont – je ne dirai pas les fils, parce que le diable n'a pas de fils –, mais les amis, les cousins, les parents du diable. Et ça, ça ne va pas²...

Avec sa franchise coutumière, quelques semaines plus tard, le pape émérite Benoît XVI dénonçait lui aussi la manœuvre sournoise ou inconsciente qui consiste à dénoncer les abus sexuels non comme des abus de pécheurs qui n'ont pas été fidèles à l'Évangile et à la discipline de

¹ *Ibid.*, p. 489-490.

² FRANÇOIS, *Audience dans la Basilique Saint-Pierre*, 20 février 2019.

l'Église, mais comme des abus de l'Église injuste qui a imposé de pécher à de pauvres hommes fragiles.

Le Dieu créateur est confronté au diable qui dit du mal de l'ensemble de l'humanité et de la création. Il proclame, non seulement à Dieu¹ mais avant tout aux hommes : regardez ce que ce Dieu a fait. Une création soi-disant bonne, mais en réalité misérable et répugnante. Cette façon de dénigrer la création est en réalité une façon de dénigrer Dieu. Elle veut nous prouver que Dieu lui-même n'est pas bon, et ainsi nous détourner de Lui... Aujourd'hui, l'accusation contre Dieu consiste principalement à dénigrer purement et simplement son Église dans le but de nous en éloigner. L'idée d'une meilleure Église créée de nos mains est en fait une suggestion du diable, par laquelle il veut nous détourner du Dieu vivant dans une logique mensongère, qui nous dupe trop facilement. Non, l'Église n'est pas uniquement constituée, même actuellement, de mauvais poissons et d'ivraie. Aujourd'hui, l'Église de Dieu existe également, et c'est justement aujourd'hui qu'elle est l'instrument par lequel Dieu nous sauve. Il est très important d'opposer aux mensonges et aux semi-vérités du diable l'entière vérité. Oui, il y a des péchés dans l'Église, et du mal. Mais même aujourd'hui, il y a la sainte Église, qui est indestructible².

C'est par l'Église et ses sacrements et la proclamation de la Parole que Dieu se rend présent aujourd'hui au milieu des hommes. Telle est notre foi.

Et cette centralité du mystère de l'Incarnation par lequel l'éternité de Dieu a fait irruption dans le temps des hommes, continué, actualisé dans le réalisme de l'Eucharistie, fait que l'Église est un cadeau de Dieu pour aujourd'hui et pour l'éternité. En jouant sur le double sens du mot « présent », on peut dire en toute vérité que l'Église qui rend présent Dieu aux hommes, est un présent de Dieu pour l'éternité.

Emmanuel Lemièrre : prêtre de la communauté Saint-Martin, professeur de théologie dogmatique à la Maison de formation d'Évron, auteur de Charles Journet : l'aurore d'une théologie de l'Église, Saint-Maur, Parole et Silence, 2000.

1 Comme dans le livre de Job.

2 BENOÎT XVI, *Texte sur les abus sexuels*, 12 avril 2019. *Écrit en allemand, traduction d'Alateia.*